

LA VIE INTÉRIEURE

Entretien avec Lorenzo Malaguerra, metteur en scène

Qu'est-ce qui vous attire sur les rivages du drame claudélien, *L'Échange* ?

Lorenzo Malaguerra : De façon générale, ce qui m'intéresse dans un texte de théâtre, c'est la force d'exaltation des personnages. Je m'identifie ainsi très souvent à des protagonistes exaltés, qui croient absolument en une chose essentielle, forte. L'intrigue ou la fable les voit défendre cette croyance jusqu'à en mourir, que ce soit Antigone dans la tragédie de Sophocle ou Louis Laine au cœur du drame claudélien. Disponible à tous les appels mystérieux de la vie, Laine est possédé par une passion juvénile, une force primitive et un désir de liberté qui le conduit à



Caroline Cons (Lechy Elbernon) et Ania Temler (Marthe)
dans *L'Échange*.

une issue fatale, que l'on ne devine pas au début de la pièce. Ce que montre *L'Échange*, c'est que des personnages ayant une telle soif d'absolu ne sont pas capables de vivre longtemps. Ce qui m'intrigue, ce sont ces êtres qui se brûlent sur le plateau qu'ils demandent à jaillir dans toutes les directions à l'image de Louis Laine ou qu'ancrés dans la réalité matérielle comme Thomas Pollock Nageoire, ils incarnent une société mercantile considérant que toute chose doit être évaluée en argent, proche en cela de la figure de Charles Foster Kane, le magnat de la presse du film d'Orson Welles, *Citizen Kane*.

Plus que de personnages, la pièce de Claudel propose des figures, des visages. Des êtres qui ne sont pas dotés d'une palette psychologique très étendue. Ils sont des incarnations de personnes représentant souvent une seule chose, ne défendant qu'une valeur unique. En résumé, on pourrait admettre que Louis Laine est traversé par une soif de liberté sans limite en révolte contre tout ce qui pourrait le fixer. Lechy Elbernon, elle, est prise par un désir de destruction totale en suivant aveuglément ses instincts et en visant à ne dépendre de rien. Thomas Pollock Nageoire, l'étrange et inquiétant affairiste s'identifiant entièrement au pouvoir de l'argent et Marthe qui est habitée par une aspiration absolue à la fidélité avec sa crainte d'être abandonnée et son besoin d'être liée à un passé. Ce sont essentiellement des valeurs ou des éléments chimiques instables que l'on précipite pour en observer les réactions une fois mis en présence et mélangés. Il y a dans cette idée un peu de ce que j'ai envie de faire avec cette pièce.

De quelle manière comptez-vous aborder la langue de Claudel d'une grande modernité dans cette pièce ?

L M. : Dans *L'Échange*, les situations entre les personnages sont extrêmement concrètes. On peut y déceler le scénario d'un thriller que l'on pourrait mettre en scène avec des mots quotidiens et des phrases courtes. J'aime le langage claudélien, car il sait transmettre la force intérieure des rapports entre les protagonistes du drame et les expliquer. L'auteur renverse le rapport psychologique : ce qui ne se dit pas ordinairement, s'avoue chez Claudel. Dans cette perspective, les mots portent tout l'imaginaire des personnages ou des figures, les exposent et les montrent. À mes yeux, le travail fondamental au théâtre est celui effectué sur les mots. Et la langue de Claudel ne m'inquiète pas.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet